in: Revue Arts Sacrés / Èditions Faton (Paris) 25 (2013)

Conserver et renouveler

Considérations sur le patrimoine religieux en Allemagne

Dr. Jakob Johannes Koch

On explique souvent le bon état des églises allemandes par le fait que l'Allemagne est un pays riche. Mais à y regarder de plus près, l'histoire récente du pays a forgé un rapport au patrimoine bien différent de ce que l'on connaît en France. Pour permettre une comparaison avec les réalités française et italienne, nous ne parlerons ici que des églises catholiques.

Chapelle de « Marie dans les ruines » de l'architecte Gottfried Böhm (1950), *greffée sur les restes de l'église Saint-Colomba de Cologne.* © D.R.
Bombardée en 1944-1945, la plus grande partie de cette église a été conservée en ruine comme mémorial.

Page de droite.
Église de Vierzehnheiligen (Bavière), *1743-1772, ornée pour une solennité*. © Ferrante Ferranti
Cette église avait été nationalisée en 1803, mais rendue au culte en 1839 et largement restaurée.

Le Dr. Jakob Johannes Koch est, depuis 2000, référent culturel de la Conférence épiscopale allemande.

Celui qui voyage en Allemagne remarquera que les monuments religieux y sont, à quelques exceptions près dans l'Est du pays, fort bien conservés. Beaucoup d'églises viennent d'être restaurées. Un certain nombre d'entre elles sont même tellement « liftées » que jamais sans doute, pas même l'année où elles furent achevées à l'origine, elles ne furent aussi impeccables. En effet, la construction d'une église pouvait jadis s'étendre sur des dizaines, voire des centaines d'années, et quand la dernière tranche de travaux arrivait à son terme, le résultat des premières tranches donnait déjà des signes de faiblesse. Plus d'un visiteur séjournant en Allemagne éprouvera peut-être quelque pincement de jalousie si d'aventure il regrette que les monuments religieux de sa propre patrie ne présentent la même perfection optique ; mais il pourrait aussi juger toute cette fureur de restauration exagérée ou tape-à-l'œil. Ou alors, sa curiosité en sera piquée, et il cherchera à comprendre le pourquoi du comment de cet état de choses. C'est à ces personnes que s'adresse cet article. Il voudrait les informer et leur montrer que la réalité est plus complexe qu'il n'y paraît au premier abord.

Rapide histoire de la conservation du patrimoine religieux en Allemagne

Pour bien comprendre le phénomène, il convient d'entreprendre une brève incursion dans l'histoire. Jusqu'au milieu du XXe siècle, les options de la conservation des monuments historiques en France et en Allemagne convergeaient, même si la France servait de modèle, car elle avait été le premier pays en Europe à édicter une loi sur la conservation des monuments historiques. Le père de la conservation des monuments historiques en Allemagne, Georg Dehio (1850-1932), s'inspira aussi de la conservation des monuments historiques française par sa devise « Conserver, non pas restaurer ».
À la différence de la France, l'État avait rendu à l'Église de nombreux bâtiments religieux qui avaient été confisqués et réduits à un usage profane durant le grand élan de Sécularisation (1803). Les diocèses ainsi que les ordres religieux s'efforcèrent dans la mesure de leurs moyens de consolider et réhabiliter ce qui restait des bâtiments après

le détournement de leur usage et leur altération. À l'époque déjà, il s'avéra que la devise de Dehio ne faisait pas l'unanimité. La conservation des monuments historiques se scinda en deux camps : celui des « conservateurs », qui voulaient uniquement consolider les constructions existantes, et celui des « restaurateurs », qui ne reculaient parfois pas devant un historicisme éclectique.

La seconde guerre mondiale, qui vit la destruction de centres-villes historiques, y compris des bâtiments religieux constitutifs du paysage urbain, représente une rupture importante. Les bombardements réduisirent à néant plus d'une centaine de villes et leur centre historique : c'est ainsi par exemple que Francfort-sur-le-Main perdit 98 %, Munich 96 % ou Cologne 92 % de leurs bâtiments historiques. De nombreux édifices religieux célèbres dans le monde tels la cathédrale gothique de Francfort ou encore la cathédrale romane Saint-Kilian de Würzburg furent réduits en cendres. Ces destructions d'églises à une surface si étendue et jusqu'alors inconnue dans l'histoire réclamaient une réaction rapide : reconstruire authentiquement, reconstituer librement, conserver seulement ou construire à nouveau.

À la population locale, traumatisée par la dictature et la guerre, qui affluait de nouveau à la messe s'ajoutaient plus de six millions de catholiques réfugiés de l'Est. Bien sûr, les églises déjà existantes s'avéraient insuffisantes pour toutes ces masses de gens. La plupart des diocèses se mirent à embaucher leurs propres maîtres d'œuvre entre 1945 et 1967. Ce nouveau personnel spécialisé (architectes et ingénieurs du bâtiment) fut incorporé à l'administration diocésaine et leur tâche consista essentiellement à créer aussi vite que possible le plus de mètres cubes possible de bâtiments du culte. Cette explosion quelque peu précipitée de construction et de reconstruction durant les années d'après-guerre ne fit que creuser le fossé entre les tenants de la conservation et ceux de la restauration.

En Allemagne de l'Ouest, environ vingt églises restèrent volontairement à l'état de ruines pour servir de mémorial. Les reconstructions intégrales demeurèrent des exceptions compte tenu des coûts énormes. La plupart des églises détruites durant la guerre furent simplifiées et reconstruites selon une inspiration de leur style. Que signifie « inspiration » ? La question mit le feu à la querelle entre les deux écoles de la conservation du patrimoine. Quelques variantes : reconstruction historicisante, comblement purement fonctionnel des manques par des éléments de construction modernes, ou encore restauration fidèle (*i.e.* épuration, par leur destruction, des reliquats d'époques plus récentes). Autant de tendances qui trouvaient partisans et détracteurs.

Il faut créditer la conservation d'après-guerre du patrimoine cultuel d'un grand mérite : elle a sauvé bon nombre de petites églises, alors même que la conservation du patrimoine laïc était souvent défaillante, tout du moins dans les premières décennies de l'après-guerre. En Allemagne de l'Est, les moyens financiers pour la reconstruction des églises détruites firent défaut, et ce n'est qu'après la Réunification que certaines d'entre elles purent être reconstruites. Dans leur élan antireligieux, les dictateurs socialistes dynamitèrent quelques anciennes églises pourtant bien conservées, comme la fameuse Paulinerkirche de Leipzig. Des dizaines de milliers d'églises de villages en Allemagne de l'Est, essentiellement dédiées au culte protestant, tombèrent en ruine, mais un bon nombre d'entre elles sont en train d'être réhabilitées aujourd'hui.

Les synthèses de l'après-Reconstruction : expérience, infrastructures et moyens financiers

Jusqu'à la fin du XXe siècle, la situation en Allemagne correspondait effectivement à la description faite au début de cet article : des églises dans l'ensemble intactes, dans un état splendide de conservation, et propres. Si les administrations diocésaines du bâtiment savaient et pouvaient réaliser tout cela, elles le devaient à la longue et intensive expérience de programmes de construction et de reconstruction dont nous venons de parler, mais aussi aux infrastructures remarquables qui en émanèrent grâce à des cohortes de collaborateurs de l'Église hautement spécialisés : responsables des Inventaires, restaurateurs, experts de cloches et d'orgues, architectes, conservateurs, archivistes, membres des commissions d'art sacré et autres responsables de dépôts. Par ailleurs, une législation épiscopale différenciée a joué en leur faveur : elle fixe en effet les modalités selon lesquelles le rapport aux biens culturels de l'Église – mobiliers et immobiliers – doit se conformer à la fois aux préceptes liturgiques et aux exigences propres à la conservation des monuments historiques (ainsi de nombreux diocèses ont-ils leur propre législation sur les constructions, et celle-ci fait autorité). De la même manière, l'impôt d'Église – cette contribution officielle que les Églises allemandes perçoivent de la part des fidèles pour le financement des différentes tâches – alimente encore aujourd'hui les caisses de manière permanente. Cette contribution s'élève en moyenne à 8 % du

montant des impôts sur le revenu dus à l'État par les citoyens. Elle est perçue par le fisc allemand qui la reverse aux Églises. En 2012, l'Église catholique en a ainsi reçu 5,19 milliards d'euros, ce qui lui permet d'investir plus de 400 millions d'euros dans la conservation de ses monuments historiques ; dans d'autres pays, l'Église n'oserait même pas en rêver.

Pour la conservation de ses monuments historiques, l'Église bénéficie aussi de subventions issues des programmes de l'État pour la promotion des monuments historiques, mais leur montant ne dépasse pas à l'heure actuelle un pourcentage à un chiffre. En outre, et contrairement à ce qui se passe en France, il n'y a qu'un très petit nombre de bâtiments religieux pour lesquels l'État ou les communes interviennent directement quand il s'agit de les maintenir en bon état : les obligations concernant ces bâtiments remontent en partie à des négociations consécutives à l'après-Sécularisation. Elles ont été aussi accordées en partie pour des édifices religieux d'une importance particulière, classés au rang d'héritage culturel national : pour la cathédrale de Cologne par exemple, un contrat d'État particulier a été signé. En plus du financement direct, l'État peut appliquer aux églises des moyens parafiscaux, tels que les gains de loterie.

En Allemagne, l'Église catholique dispose à l'heure actuelle de plus de 24 500 bâtiments dédiés au culte, dont 23 000 sont des monuments individuels au sens où l'entendent les Monuments historiques fédéraux. Le nombre des autres propriétés (les statistiques n'en sont pas connues) classées monuments historiques comme les presbytères, bâtiments conventuels, etc. est estimé au moins à 35 000. Cette quantité élevée de bâtiments classés officiellement comme monuments historiques s'explique par le fait qu'en Allemagne les procédures de mise à l'inventaire sont bien plus simples et brèves qu'en France, même si ce pays reste un modèle du genre. Compte tenu de la procédure de déclaration allemande, toute église nouvellement construite avec quelque ambition architectonique figurera sur la liste des monuments au bout d'une période d'environ trente ans. Par conséquent, des dizaines de milliers d'églises dites « en béton » datant des années 1950 à 1980 sont désormais protégées, ce qui oblige les Églises à se lancer dans de lourdes dépenses pour les entretenir et n'autorise que très parcimonieusement la moindre modification, le tout sous le contrôle strict des commissions fédérales.

« Tempora mutantur… »
Problèmes et perspectives d'avenir

Mais les années insouciantes sont passées : pour la première fois, en 2011, l'Église catholique d'Allemagne a vu plus de personnes « quitter » l'Église qu'il n'y a eu de demandes de baptême. Depuis la Réunification, l'Église catholique a perdu plus de 3,5 millions de fidèles, ce qui correspond en moyenne à une perte de 0,6 % de membres par an. Les conséquences en sont doubles : on n'a plus besoin d'autant de bâtiments religieux dédiés au culte ; par endroits, les églises sont devenues bien trop vastes pour le petit reste des fidèles ; certaines d'ailleurs restent vides. D'autre part, cela entraîne une diminution douloureuse des revenus de l'impôt d'Église pour un montant, depuis la Réunification et pour la seule Église catholique, de 4 milliards d'euros. Toutes ces sommes font naturellement aussi défaut à la conservation du patrimoine de l'Église.

Compte tenu de cette évolution, certaines églises doivent changer en partie ou complètement d'utilisation, ce qui signifie qu'il faut leur attribuer une fonction en partie ou complètement profane. Dans l'ensemble des 27 diocèses, 229 églises ont vu leur utilisation liturgique cesser, et 29 d'entre elles – essentiellement des constructions de l'après-guerre – ont été démolies. Selon des estimations sérieuses, d'ici 2020 et dans toute l'Allemagne, entre 400 et 500 églises catholiques devraient encore être réduites à un usage profane ; le total d'églises ainsi fermées s'élèvera donc à 700. Sur les 24 500 églises catholiques d'Allemagne, cela représente seulement 3 %. On peut donc donner tort à certains médias qui crient à la catastrophe, même au-delà des frontières allemandes, en prétendant qu'en Allemagne on ferme « une église sur trois ». Il ne faut pas non plus négliger le fait qu'au cours de la dernière décennie, plus de 50 églises ont été construites à travers le pays ; certaines ont même été récompensées par des prix d'architecture.

Du point de vue de la conservation des monuments historiques, l'usage permanent d'un bâtiment représente la meilleure manière de le maintenir durablement en bon état. Là où une église catholique n'est donc plus utilisée par l'Église, on s'emploie dans un premier temps à trouver un autre utilisateur liturgique pour lui succéder dans les lieux. Selon un accord de la Conférence épiscopale allemande, des communautés religieuses non-chrétiennes n'ont pas le droit d'utiliser une église catholique pour leur culte. Ce qui sous-entend que d'autres communautés chrétiennes peuvent en revanche utiliser les bâtiments sacrés. En deuxième position dans l'ordre des priorités vient la reconversion séculière-culturelle du lieu en bibliothèque, salle de concert ou galerie d'art par exemple. Ce n'est qu'en l'absence de tels successeurs qu'un usage commercial est envisagé, mais celui-ci reste soumis par l'Église à des critères très sévères. On examine entre autres s'il s'agit d'un usage compatible avec les objectifs religieux et éthiques de l'Église catholique.

Les églises les plus menacées par la désertion ou l'absence de rénovation sont les grands bâtiments « en béton » des années 1950-1980 ; or elles sont toutes classées monuments historiques. Paradoxalement, ce sont précisément les jeunes générations qui s'accommodent le plus difficilement du langage formel épuré de ces témoins d'une architecture parfois grandiose. Les mariages sont par exemple célébrés presque exclusivement dans des églises datant d'avant 1900. Des investisseurs en quête d'églises déconsacrées pour y installer bureaux ou salles réservées à des événements s'intéressent également avec prédilection à des

bâtiments anciens. Les églises « en béton » vides font donc figure de monuments encombrants. Le défi consiste à leur trouver des concepts d'utilisation convenables.

Plus important encore que des directives régissant le rapport à des églises devenues superflues pour la liturgie, il y a le changement dans la prise de conscience des fidèles de la base : pendant des dizaines d'années, ils ont été habitués en Allemagne à ce qu'une prise en charge « discrète » et naturelle s'effectue d'« en haut ». Désormais, c'est à eux de prendre l'initiative s'ils veulent continuer à entretenir et utiliser leurs églises. C'est ainsi que, ces dernières années, plus de 300 initiatives bénévoles ont vu le jour pour la conservation des églises catholiques, et elles obtiennent parfois des résultats étonnants. Voici quelques exemples remarquables : la très populaire chapelle de pèlerinage Maria-Oberndorf à Bodenheim (près de Mayence), qui avait été fermée en 1999 à cause de son état de délabrement, a été sauvée grâce à 3 000 heures de travail bénévole et 260 000 euros de dons de la part des habitants. Ou encore Sainte-Marie à Berlin, la deuxième église la plus ancienne de la ville : après les dégâts dus à la guerre et une absence totale d'entretien pendant des dizaines d'années, elle menaçait de se délabrer. Un couple de Berlinois, les Kissner, fit alors l'acquisition du bâtiment à titre privé, ce qui le sauva de la ruine. Assistés par des instances spécialisées, les Kissner mirent sur pied une restauration de l'ensemble dont ils étaient les seuls à assumer les frais. Maintenant, l'église est restaurée conformément à l'original et rendue au culte. Le couple garantit à la communauté des fidèles un droit d'usage contractuel et a décidé qu'après leur mort, l'église retournerait dans le giron de la paroisse.

Cette mutation n'est donc pas qu'une fatalité, elle représente surtout une chance. L'occasion de devenir créatif, de penser de manière moins conventionnelle et de gagner en maturité. Cela suppose de mobiliser des ressources insoupçonnées, illustrées par ces deux exemples. Conserver et renouveler : deux options inséparables pour que la voix des pierres sanctifiées ne sombre pas dans le maelström de l'époque et du temps. ■

Église Sainte-Marie de Berlin,
acquise par le couple Kissner et restaurée en 2003. Avant et après restauration.
© H. von Güsendorf et M. Stetter.